

Textes intégraux ou complémentaires

Dossier thématique : « EN MODE COSTUME »

SOMMAIRE

Articles	Pages
<i>La tradition vestimentaire</i> Par Jean-Marie Fallu	1-7
<i>Michael Sinnett, un cordonnier peu ordinaire</i> Par Fabien Sinnett	8-10
<i>Tante Gracy, une femme en avance sur son temps</i> Par Gérald d'Amboise	11-14



La tradition vestimentaire

Se vêtir a toujours été une préoccupation majeure dans l'activité humaine. Quelle place le vêtement a-t-il occupé dans l'histoire gaspésienne? Pour le pêcheur, le forestier et l'agriculteur, le climat aura une influence sur la façon de se vêtir. D'abord utilitaire, le vêtement se veut aussi le reflet du rang social et de la fonction qu'on occupe dans la société. L'industrialisation de la mode incite à s'habiller au gré des tendances et des traits de sa personnalité. La tenue vestimentaire est aussi à l'origine de bien des métiers.

◆ **Jean-Marie Fallu,**
rédacteur en chef

« Il s'habille "en dimanche", va parfois jusqu'à se vêtir avec luxe, même s'il n'en a pas les moyens. »
– Jean Provencher¹.

« couvrir et cacher ce que la nature et la bienséance ne permettent pas de montrer »

Les premiers Gaspésiens ont un habillement adapté à leur environnement. Ceux rencontrés par Jacques Cartier à Gaspé en juillet 1534 « sont tous nus (avec) une petite peau de quoi ils couvrent leur nature et aucunes vieilles peaux de bêtes qu'ils jètent sur eux en écharpes². » Imitant le même geste que Colomb fit envers les indigènes des Caraïbes, Cartier remet aux deux fils du chef Donnacona des « bonnets rouges ». Par ce geste, il tente d'amadouer les Amérindiens qui savent que les coiffures et vêtements rouges sont un signe de prestige aux yeux des marins européens.

En 1691, le père LeClerc atteste qu'avant l'arrivée des Européens, les Mi'gmaq « ne se couvrent que de peaux d'original, de castors, de martres et de loups marins, dont sont encore à présent vêtus plusieurs de ces peuples. » Et il ajoute : « les Gaspésiens d'aujourd'hui (ont) beaucoup plus de pudeur [...] par le soin particulier qu'ils prennent de couvrir et de cacher ce que la nature et la bienséance ne permettent pas de montrer³. »

La tradition du fait maison

Pendant longtemps, les Gaspésiens devront compter sur leur propre moyen pour confectionner leurs vêtements. Aussi, attache-t-on plus d'importance à l'aspect utilitaire qu'à l'apparence de l'habit. Un vêtement passe d'un enfant à l'autre et lorsqu'il n'est plus portable, on le recycle avec des restes de tissu dans la confection de courtes-pointes ou de tapis.

On profite de l'hiver pour s'adonner à la fabrication des vêtements qui demande une grande préparation. La laine de mouton est, avec le lin, le matériau le plus en usage. La tonte de six ou sept moutons permet de combler annuellement les besoins en laine pour la famille. Avant d'être taillés et assemblés pour en faire des vêtements, les tissus prennent forme par le filage et le tissage, à l'aide du rouet et du métier à tisser.

La confection des vêtements est du domaine de la femme. Dès leur jeune âge, les filles apprennent à carder, filer, tisser, teindre, coudre, broder, tricoter et repriser. Si ces techniques sont apprises de mère en fille, la venue des écoles ménagères à compter de la fin du 19^e siècle viendra accentuer ces apprentissages. À cette époque, on considère qu'une fille qui maîtrise la couture est « bonne à marier ». Une activité familière, préparatoire à l'hiver, est de tricoter des chaussons, des foulards, des mitaines et des tuques.

Jusqu'au début du 20^e siècle, avant qu'il ait des garde-robes, on range les vêtements dans un coffre en pin ou en cèdre disposé au pied du lit. Pour prévenir la présence de mites, on place des branches de cèdre entre les vêtements. À cette époque, les vêtements sont moins nombreux et on porte le même vêtement durant toute la semaine. On suspend son costume usuel sur des crochets en bois derrière la porte de la chambre à coucher.

Avant l'arrivée de la machine à laver électrique, on peut imaginer la corvée que représente le grand lavage de la semaine surtout au sein des grandes familles. On lave les vêtements et autres linges avec du savon du pays dans une grande cuve d'eau chaude et on frotte vigoureusement le linge contre une planche à laver disposée dans la cuve.

L'habillement de l'habitant

Les « souliers de bœuf » et les « bottes sauvages » sont de tradition amérindienne. Le soulier de bœuf recouvre le pied jusqu'à la cheville et la botte sauvage est un soulier de bœuf surmonté d'une hausse. Le capot est le costume de l'habitant fabriqué d'une étoffe grise descendant jusqu'aux genoux et surmonté d'un capuchon.

L'habit du pêcheur

Les principaux éléments du costume du pêcheur sont le ciré, « gunny suit » (costume en jute), le « sawest » et le devant ou tablier de cuir. En 1909, le père Hugolin remarque que les pêcheurs de Grande-Vallée sont « vêtus d'imperméables faits de grosse toile goudronnée puis huilée, coiffés du “saouesse” et chaussés de hautes bottes à l'épreuve de l'eau [...] »⁴ L'ethnologue Richard Gauthier décrit comment, à la même époque, le pêcheur en mer est habillé. « Il porte une paire de bas de laine du pays, des bottes de cuir imperméabilisées à l'huile de lin [...]. Il a enfilé un pantalon d'étoffe gris foncé et par-dessus, un pantalon huilé (goudronné) à devant. Les pantalons sont retenus par des bretelles⁵. »

L'habillement du bûcheron est adapté aux rigueurs de l'hiver. Comme pantalon, il porte un « Mackanaw » (Wool Mackinaw Cruiser), une veste en pure laine et des « britches », des pantalons serrés au genou. Il chausse des « botterleaux », une botte en cuir épais lacée sur toute sa longueur. En l'absence de femmes dans les camps de bûcherons, les hommes apprennent à manier l'aiguille et le fil à coudre afin de repriser leurs bas, pantalons et chemises.

La mode et ses métiers

Nombreux sont les métiers issus de la tradition et de la mode vestimentaire. Il y a la couturière certes, mais aussi la chapelière, le tailleur, le cordonnier, la coiffeuse et le barbier.

À défaut de compter sur un cordonnier, l'habitant – surtout sur le littoral nord de la péninsule – fabrique pour sa famille les chaussures et autres articles de cuir. La peau de bœuf ou de vache fournit un cuir résistant utilisé pour les dessus de chaussures. Le gros cuir provenant de la croupe du bœuf sert à la confection des semelles. En hiver, pour circuler le long de la côte sur la neige durcie ou la glace, on utilise une chaussure cloutée ou à crampons de fer. À la longue, chaque village pourra compter sur son cordonnier comme Clovis Essiambre de Carleton qui, de 1940 à 2000, a consacré 60 ans de sa vie à ce métier.

Le métier de barbier et de coiffeuse occupe une grande place dans la mode. Avant l'arrivée du rasoir électrique, les hommes vont se faire raser chez le barbier. Par la suite, ils n'y vont que pour la coupe de cheveux. En raison de ce changement, le barbier devient davantage un coiffeur. Alcide Roy de Val-d'Espoir a été barbier de fortune dans un camp forestier. « Pour nous aider, j'avais commencé à faire les cheveux dans mon campe. Au début, j'assoiais les gars sur une chaise ordinaire et c'était fatigant. Ensuite, j'ai coupé une bûche de cèdre juste assez haute pour être à mon aise.[...] J'en ai fait des cheveux à dix cents par tête, le monde assis sur ma bûche de cèdre⁶. »

L'industrie du vêtement

La fabrication des vêtements et des chaussures sur une base mécanique et industrielle prend de l'ampleur à la fin du 19^e siècle. La venue de la machine à coudre dans les maisons révolutionne l'art vestimentaire en permettant à la femme au foyer de réduire énormément le temps de confection des vêtements.

Au début du 20^e siècle, lorsque le terminus du train est à Port-Daniel, les marchands gaspésiens se rendent à l'hôtel LeGrand pour rencontrer les commis-voyageurs à la salle d'échantillons (Sample Room). Ils achètent sur place ou commandent par catalogue les produits d'usage courant et les nouveautés de la mode. Le commis-voyageur se présente avec sa valise à échantillons, appelée la « marmotte », qui contient toute une panoplie d'articles : tissus, aiguilles, épingles, peignes, fil, dentelle, boutons, boutons de collet, lacets, cravates, bretelles, mouchoirs, fichus de soie, corsets, filets à cheveux, eau de Floride⁷, fard, poudres de beauté, bobines de ruban et huile à moulin à coudre.

L'attrait de la mode

En s'industrialisant, l'art de se vêtir va évoluer au rythme des époques et, forcément, des tendances. L'époque victorienne (1837-1901) impose un style classique, austère et puritain. Il n'est pas de bon aloi de dévoiler le corps féminin, hormis le visage. C'est l'époque du corset et des corsages boutonnés jusqu'au cou. Les couleurs sont sombres et des jupes longues et bouffantes cachent les formes. L'homme élégant porte un trois pièces : pantalon, redingote et gilet boutonné sur une chemise blanche rehaussée d'une cravate ou d'un nœud. Il se distingue également par le port de chemises à cols empesés.

Repasser de la raidure d'homme!

L'empesage d'un col ou d'un faux col consiste à y appliquer un empois à base d'amidon qui, en séchant, donne du corps, de la raideur au col. À Paspébiac, une dame qui appelait un col empesé de la « raidure d'homme » confia à un ethnologue qu'elle avait passé toute sa vie à repasser de la raidure d'homme!

Après 1900, les goûts vestimentaires changent radicalement.

Survol de la mode de 1900 aux années 1970

- La « Belle Époque ». La mode féminine prend un air de liberté avec des lignes souples, des couleurs claires et des jupes qui épousent la ligne du corps.
- Les « Années Folles » (décennie 1920). Les changements s'accroissent. Le corset est mis de côté, la minceur devient une référence, les cheveux se portent courts, les premières robes à taille basse apparaissent.
- Les années 30. On recherche le confort dans le choix des tissus. L'ourlet des jupes va à mi-mollet. Popularité de la salopette.
- Guerre 39-45. En raison du rationnement des tissus imposé par la guerre, l'ourlet des jupes remonte jusqu'au genou. Le pantalon pour dames se répand. Les vêtements sont sobres. Les tissus synthétiques font leur apparition et c'est l'âge d'or du soutien-gorge dont le bonnet rappelle la forme d'obus.
- Les années 50. À l'ère de la consommation de masse et de la prospérité, la mode reflète le luxe et le glamour : jupes amples, taille fine, mise en valeur du buste et popularité de l'affriolante nuisette ou « baby doll ».
- Les années 60. Les enfants du baby-boom, maintenant adolescents, émancipent la mode. On délaisse le maillot de bain mono pièce pour le bikini. La minijupe découvre les jambes jusqu'à la mi-cuisse. Vêtements excentriques et couleurs voyantes.
- Les années 70. La mode unisexe se propage. Rejet par le mouvement hippie des produits de consommation en série et regain d'intérêt pour l'artisanat, pour le fait maison. La mode hippie se distingue par le poncho tissé à la main, les cheveux longs pour les deux sexes et le bandeau frontal.

On s'endimanche

Le dimanche pour se rendre à la messe, on prend soin de bien s'habiller, de se « mettre sur son 36 ». Et on s'assure que les souliers soient bien cirés. Malgré la pauvreté qui règne en Gaspésie, on peut parfois se procurer des vêtements de luxe. Comme les pêcheurs se font payer en effets par le marchand, l'abbé Ferland signale en 1836 avec un peu d'exagération qu'à Paspébiac la compagnie Robin « achève de solder leurs comptes avec des objets de luxe. Aussi, ajoute-t-il, les filles sont-elles ici mieux vêtues que les élégantes des faubourgs à Québec⁸. »

À la fin du 19^e siècle, la mode suit le courant du dandysme. Les jeunes hommes portent un soin presque exagéré à leur apparence. Parmi les habits chics, il y a le pantalon à carreaux Wellington. Chez les femmes, le port du manteau de fourrure s'avère un attribut de luxe et de distinction.

Du magasin général à la boutique spécialisée

C'est au magasin général qu'on trouve de tout pour la famille dont la section vestimentaire où on présente les derniers modèles de bottines, de jupons ou de chapeaux et tout le matériel nécessaire à la couturière.

Déjà à l'époque, on se préoccupe du service à la clientèle, notamment les commis des magasins Robin qui ont à se conformer à des règles en matière de tenue vestimentaire et de bonne conduite. « Il faut maintenir une bonne apparence. C'est vous qui représentez le magasin aux yeux des clients. [...] Si le commis s'habille d'une manière négligente, [...] le client jugera que le magasin même est inefficace, négligent et non digne de confiance⁹. »

Le magasinage se développe au Québec dans les années 1920 avec la popularité des grands magasins. À défaut d'aller sur place, les Gaspésiens achètent par catalogue dans ces grands magasins de Montréal (Dupuis Frères, Morgan, Eaton) et de Québec (Laliberté, Paquet, Simons, Pollack). En Gaspésie, les magasins spécialisés se multiplient à compter des années 1950. Dans les décennies suivantes, des boutiques spécialisées en vêtement donnent vie aux centres commerciaux.

De précieux accessoires

La tenue vestimentaire n'est pas complète sans de précieux accessoires. Pour la femme distinguée, sa tenue est rehaussée par un sac à main, un chapeau, un collier de perles, des gants, un châle et, parfois, une voilette, un manchon et une ombrelle. Le chapeau ou le foulard coiffant la tête est indispensable à la femme qui est mal vue de sortir nu-tête. Dans les années 30 et 40, on assiste à la commercialisation du maquillage à grande échelle. Pour être à la page, la femme épile ses sourcils qu'elle redessine finement et elle met sa bouche en valeur grâce à un rouge à lèvres flamboyant.

Les accessoires de mode, tant pour la femme que pour l'homme, ont une fonction à la fois utilitaire et symbolique qui permet de situer le rang social d'une personne. Chez l'homme, les accessoires les plus courants sont le chapeau, les gants, la montre, la cravate ou le nœud ainsi que les beaux boutons de manchette.

Le chapeau Bowler ou chapeau melon

Le chapeau melon, un chapeau de feutre rigide et bombé, tire son nom des chapeliers anglais Thomas et William Bowler (le mot anglais « bowler » signifie « melon »). Ce chapeau, très populaire au début du 20^e siècle, est un symbole social de réussite et de respectabilité.

D'abord utilitaire, le chapeau sert à protéger son porteur contre les intempéries et le soleil. Si l'agriculteur porte le traditionnel chapeau de paille, le pêcheur s'affiche avec son « sawest » et sa casquette. Cette dernière, tout comme le béret, est d'un usage commun.

La mode enfantine

Sur le plan vestimentaire, les enfants seront longtemps habillés comme leurs parents. Leurs vêtements proviennent des retailles de tissus utilisés pour la confection des habits des parents. Il est courant de voir les

enfants d'une même famille habillés de la même façon, particulièrement les dimanches et les jours de fête. On distingue facilement les couples de jumeaux par leur habillement semblable.

Aujourd'hui, l'art vestimentaire avec toutes ses composantes est omniprésent dans nos vies ♦

Le design de mode est bien vivant en Gaspésie

- Geneviève Bois, *Ge, le pied sur la pédale*, Maria. Vêtements écoresponsables pour enfants.
- Hélène Boucher, *Ax-Elle Design*, Sainte-Anne-des-Monts. Vêtements de sport : gymnastique, danse, patinage artistique et nage synchronisée.
- Serge Boulanger, Atelier *La Ruelle Fourrure*, Saint-Siméon. Manteaux et accessoires en fourrures recyclées.
- Maude Cyr et Christine Bourque, *Créations CAS*, Sacs à main et coussins.
- Mylène Denis, Atelier-boutique *MyDesign*, Rivière-au-Renard. Vêtements pour femmes.
- Caroline Dugas, *La Fée Couleur*, Escuminac. Foulards et chapeaux en feutre.
- Pascale Landry, *Pascalinette à pois*, Cap-Chat. Accessoires et vêtements pour enfants.
- Brenda McBrearty, Atelier-boutique *La Dé-Coupe*, Nouvelle. Vêtements à partir de tissus recyclés.
- Huguette Parent, *Bigarré*, Bonaventure. Jupes et accessoires à partir de tissus recyclés.
- Valérie Poulin, Atelier-boutique *Poffettanshinn*, Sainte-Anne-des-Monts. Vêtements sur mesure en tissus recyclés.
- Mario Edgar Ross Rioux, *Mer*, Sainte-Anne-des-Monts. Concepteur multidisciplinaire, couturier et costumier.
- Michelle Secours, Atelier-boutique *Frëtt Design*, Caplan. Vêtements prêt-à-porter pour femmes et hommes.
- Thon So, Nouvelle. Vêtements prêt-à-porter et sur mesure pour femmes.
- Joële Yoja, Atelier *La Girafe Bleue*, New Richmond. Sous-vêtements pour femmes en tissu recyclé.

Merci de leur collaboration à Rémi Cloutier, Richard Gervais, Suzanne Langlois, Isabelle Larose, Gisèle O'Connor, Danièle Rail, Mario Edgar Ross Rioux et Michelle Secours.

Le texte intégral est disponible au www.museedelagaspesie.ca

Notes

1. Jean Provencher, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Boréal, 1988, p. 285.
2. Témoignage de Jacques Cartier, tiré de Michel Bideaux, *Jacques Cartier. Relations*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 114.
3. Chrestien Le Clercq, *Nouvelle relation de la Gaspésie*, Paris, Amable Auroy, 1691, p. 52-53.
4. R. P. Hugolin, *De Québec à Percé. Sur les pas des Récollets*, Montréal, 1916, p. 25.
5. Richard Gauthier, « Propos sur une collection de costumes d'époque en milieu maritime », *Gaspésie*, vol. 29, n^{os} 3-4 (115-116), septembre-décembre 1991, p. 103.
6. Alcide Roy, *T'es chanceux Alcide*, Val-d'Espoir, 2000, p. 58.
7. L'eau de Floride était une version américaine de l'eau de Cologne pour hommes et femmes vendue sur le marché américain depuis 1808.
8. Jean-Baptiste-Antoine Ferland, *La Gaspésie*, Québec, A. Côté et cie, 1877, p. 186.
9. Arthur Gordon LeGros (secrétaire-trésorier de la Robin, Jones & Whitman Ltd), *Manuel des employés*, s.d, p. 2 et 4.

Sources

- Rose-Line BRASSET, *À la mode de chez nous 1860-1980*, Les Publications du Québec, Québec, 2013, 206 p, (collection Aux limites de la mémoire).
- Jean PROVENCHER, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Boréal, 1988, 605 p.

Michael Sinnett, un cordonnier peu ordinaire

Le métier de cordonnier n'est pas toujours de tout repos. L'auteur rappelle l'histoire de son père, Michael Sinnet, un cordonnier peu ordinaire.

◆ Fabien Sinnett

Gaspé

Fils de Jérémie Sinnett et de Cécile Thivierge, Michael Sinnett, un Irlandais d'origine, est né en 1889 à L'Anse-au-Griffon. Son ancêtre, Edward Sinnett, est arrivé en Gaspésie vers 1776, venant de Wexford, Irlande du Sud.

Marqué par une tragédie en mer

Michael Sinnett et sa famille arrivent à Gaspé à la suite d'un événement tragique survenu en mer. Le matin du 28 juillet 1907, Michael et son jeune frère Phillip Sinnett, âgé de seize ans, partent pour la pêche à la morue, et au début de l'après-midi une tempête survient au large. Leur embarcation chavire et ils s'agrippent tous les deux par la main, un de chaque côté de l'embarcation. Soudainement, une grosse vague frappe l'embarcation et leurs mains se détachent, emportant Phillip dans les flots. Michael réussit à s'agripper de nouveau sur le dos de l'embarcation pendant un certain temps jusqu'à ce que des pêcheurs apparaissent et viennent à son secours.

Tout le long de sa vie, Michael fut marqué par cette tragédie. Son père, Jérémie, s'est alors juré que plus un de ses fils ne pêcherait de nouveau.

Les Sinnett déménagent à Gaspé

En 1908, suite à cette tragédie, Jérémie Sinnett déménage à Gaspé avec son épouse et ses cinq enfants, emportant avec eux le peu de biens qu'ils ont. À Gaspé, ils s'installent dans une maison appartenant à Amasa Ascah qu'ils avaient connu à Penouille. Jérémie se trouve un emploi sur la construction du chemin de fer et son fils, Michael, travaille sur les quais au déchargement de marchandises venant des goélettes.

Le début du métier de cordonnier

Tout en travaillant sur les quais, Michael Sinnett devient, la même année, l'apprenti à temps partiel du cordonnier Marcel Coulombe. En 1910, il lance à son compte le commerce de cordonnier en louant un local de la famille Eden sur la Pointe O'Hara. Il construira son propre atelier en 1928 également sur la Pointe O'Hara. Portant toujours son même grand tablier en cuir, il exercera son métier au même endroit jusqu'en 1958.

Cordonnier et homme fort

Dans son milieu, Michael Sinnett avait la réputation d'être un homme fort, ce qui ne lui plaisait pas toujours. D'abord, il y avait près de sa boutique de cordonnerie une taverne où, souvent en fin d'après-midi, des clients de cet établissement prenaient des gageures à savoir qui sera celui qui pourra aller battre Michael Sinnett. Les gageures sur des tours de force étaient une pratique courante dans les mœurs de l'époque.

Mon père n'était pas un bagarreur de nature. Par contre, comme il devait se défendre, il trouvera toujours la façon de sortir vainqueur car il était doué d'un coup de poing foudroyant. Son épouse ne trouvait pas la situation drôle et normale car, souvent à la suite de ces altercations, il arrivait à la maison avec les yeux au beurre noir. Elle le força de fermer sa boutique plus tôt en après-midi et de retourner en soirée pour faire ses commandes.

Michael Sinnett pouvait couper des clous de quatre pouces avec seulement des pinces ordinaires, ce qu'il pouvait faire à répétition. Son barbier, John Stewart, où il allait se faire raser deux fois par semaine, prenait des gageures avec des clients concernant cet exploit de Michael et lui demandait toujours d'emporter ses pinces dans sa poche. Il participait souvent à des compétitions de tir au poignet, une pratique très populaire à l'époque. Le métier de cordonnier l'aidait beaucoup à développer la force de ses mains.

Un métier diversifié

Michael ne faisait pas seulement la réparation de chaussures. Il fabriquait également des harnais pour chevaux, des colliers à chiens pour traîneaux ainsi que des mocassins pour raquettes. Petite anecdote. Cecil Eden fut le premier à posséder une automobile à Wakeham. Ayant eu connaissance du mariage prochain de Michael Sinnett et d'Aglaée Duguay qui devait être célébré le 28 septembre 1918, il proposa à Michael de le conduire avec son épouse à l'église en automobile en échange d'une paire de mocassins. Le futur marié acquiesça, considérant un honneur de se faire ainsi transporter en automobile, un moyen de transport encore rare à l'époque dans la région.

La rencontre de deux hommes forts : Michael Sinnett et Prudent Landry

L'atelier de Michael étant voisin d'une forge, un beau matin - vers la fin des années 1920 -, un de ses fils et deux autres enfants entrent à son atelier pour lui dire qu'il y avait un homme en arrière de la forge qui « crochissait » des fers à cheval et, en plus, cet homme s'était mis à genoux et il soulevait une table avec ses dents.

Lors de leurs tournées, des hommes forts s'arrêtaient souvent dans des salles paroissiales et attiraient toujours des foules. Parmi ceux-là, il y eut Jean-Marie Prudent Landry nommé « Le Roi de la mâchoire ». Cet homme de petite taille était pourtant doué d'une force extraordinaire. Il exécutait ses numéros un peu partout en Amérique du Nord, dans plusieurs pays d'Europe, ainsi qu'en Australie. Il s'était d'abord joint à Louis Cyr avant de faire partie de la troupe bien connue de Buffalo Bill, qui était un as du tir au revolver, et à la carabine, et de Flossy Labranche, une femme d'une force incroyable. S'appelant « The Landry Big Trio », tous les trois faisaient des tournées à la grandeur des États-Unis. Ils faisaient aussi partie du fameux cirque Barnum & Bailey. Les tours de force de Landry consistaient à utiliser ses mâchoires pour accomplir différents exploits, tels lever un baril rempli de fers à cheval avec ses dents. Lors de ses spectacles, Prudent Landry offrait 50 dollars à quiconque serait capable de tourner un manche de hache (le manche seul, sans la lame) dont il tiendrait le bout plat entre ses dents.

Avant de donner une représentation dans un lieu, Prudent Landry, à la recherche d'autres hommes forts, se présentait généralement chez un notable du village pour obtenir des informations. À Gaspé, on lui recommanda Lewis J. McKenzie, le gérant de la Electric Light Co. McKenzie lui dit qu'il n'avait qu'à traverser la rue pour rencontrer le cordonnier, Michael Sinnett, qui s'était taillé une réputation dans le domaine. Lorsqu'il fut en sa présence, Prudent Landry ne comprit pas qu'on l'avait conduit à cet homme d'une constitution plutôt délicate. En réalité, les deux hommes étaient de petites tailles : Michael Sinnett

faisait cinq pieds dix pouces, son poids était de 155 livres et Prudent Landry faisait cinq pieds quatre pouces, et son poids était de 130 livres. La force de Michael Sinnett résidait surtout dans ses mains.

Landry informa Michael qu'il donnait un spectacle le soir même à la salle paroissiale et que le numéro avec la hache en serait un des moments saillants. Après avoir fourni les explications au cordonnier, Landry lui permit sur-le-champ de tenter sa chance. Craignant de le blesser Michael Sinnett n'exerça pas trop de pression sur le manche, ce qui lui fit échouer le test. Landry lui dit alors : « J'ai été mal informé sur votre force ». Le cordonnier se sentit piqué au vif et lui demanda de remettre le manche de hache dans sa bouche. Un client qui était présent à la boutique, connaissant la force réelle du cordonnier et son potentiel d'agressivité sous la provocation, le pria de modérer ses élans. Mais cette recommandation ne diminua pas la détermination de ce dernier et il s'exécuta avec tant d'ardeur que Landry fut soulevé de terre et transporté sur une certaine distance. Landry s'agrippa alors sur le bord du comptoir afin de mieux résister, mais le cordonnier mit une telle pression que le manche de hache se fendit avant qu'il n'arrive à le tourner. Du sang sortit de la bouche de Landry qui s'assit, épuisé, mais qui avait tout même réussi à garder les dents bien serrées. Il commanda un verre d'eau et avoua : « Vous êtes celui qui m'a donné le plus de difficultés depuis mes débuts ». Après avoir appris que Michael Sinnett avait l'intention d'assister à la représentation, il lui donna cinq dollars pour le convaincre de rester à la maison, craignant de subir la même expérience si celui-ci s'avisait de monter sur scène. Le cordonnier accepta volontiers l'argent, car les temps étaient durs. Après son spectacle, Prudent Landry confirma aux gens du village que leur cordonnier était doué d'une force peu commune qui lui permettrait de rivaliser avec bien des hommes forts qu'il avait connus lors de ses tournées. Sachons que personne ne parvint jamais à faire ouvrir les dents au « Roi de la mâchoire ».

Sa rencontre avec différents personnages

Grâce à son métier de cordonnier, Michael Sinnett eut la chance de faire la rencontre de bien des gens importants comme Victor Delamarre, un autre homme fort, qui était venu donner un spectacle à Gaspé et qui eut recours à ses services pour la réparation de gants de boxe, car ses deux fils présentaient une séance de boxe avant le spectacle de leur père. Victor Delamarre lui donna un souvenir avant de partir, soit un 25 sous qu'il avait plié devant lui.

Jusqu'à 1915, il eut comme client, le Dr William Wakeham. Aussi le comte Jacques de Lesseps qui venait souvent à l'atelier pour faire réparer ses bottines et ses gants d'aviateur.

Mon père était un homme qui aimait beaucoup son métier et son public. Tout le monde du village le connaissait, on l'appelait «Mike». Michael et son épouse Aglaée Duguay donnèrent naissance à quatre enfants : Géraldine, Mathias, Léonard et Fabien. Il mourut le 2 février 1963 à l'âge de 73 ans. ♦

Tante Gracy, une femme en avance sur son temps

L'auteur est originaire de Nouvelle, où le père, John, a tenu un magasin général de 1941 à 1964. Il trace un portrait de sa tante Gracy*, rendant hommage à cette femme d'affaires à cette commis voyageuse, bien en avance sur son temps.

◆ Un récit de **Gérald d'Amboise**
Québec

Gracy (1889-1947) fut élevée en grande partie par sa seconde maman car mon grand-père, Thomas d'Amboise, eut deux épouses. De la première, Mary McDonald, sont nées deux filles, soit Lucie Anne et Catherine Grace (Gracy). Il épousa ensuite Mary Sutton, que nous appelions Mamy, qui lui donna dix autres enfants, dont mon père John¹.

Première enseignante à... l'Université #4

Gracy s'habitua rapidement aux responsabilités de grande sœur. Malgré qu'il fut lui-même peu instruit, son père Thomas encouragea toujours ses enfants, principalement ses filles, à s'instruire. Gracy fréquenta le pensionnat du Couvent de Carleton dirigé par les Sœurs de la Charité. En 1905, âgée de 16 ans, elle obtint le brevet Élémentaire français – anglais l'autorisant à enseigner dans les deux langues. Elle fut la première enseignante, maitresse disait-on, à l'école #4 à Nouvelle-Ouest, celle que nous avons baptisée l'Université #4, mes sœurs et moi, après l'avoir fréquentée dans notre enfance².

Les deux sœurs allaient chacune épouser des garçons au nom de Jean Leblanc. Cette coïncidence apparaît un peu étonnante, mais il ne faut pas trop s'en surprendre car le nom de Leblanc, d'origine acadienne, est très populaire dans la région. L'ainée, Lucy, et son Jean (occasionnellement appelé John White) s'installèrent et vécurent à Grande Cascapédia. Gracy et le sien (plutôt nommé Jack Leblanc) s'établirent en retrait de la rivière Nouvelle dans un endroit magnifique dénommé le « backroad » (aujourd'hui, la rue des Érables) entre Nouvelle-Ouest et la Butte vers Miguasha. Une fois mariée, il ne fut plus permis à la jeune épouse d'enseigner. C'était comme cela à l'époque.

Quelques années plus tard, elle assura un complément d'instruction à son fils aîné Rupert qui se devait de savoir mieux lire et écrire, n'ayant pu compléter qu'une troisième année à l'école. Elle pouvait évidemment y voir, ce qu'elle fit à la maison alors que l'enfant avait déjà commencé à travailler à la ferme avec son père. De même, permettrait-elle à sa petite fille Esther (fille de Rupert) de faire, le moment venu, sa première année à la maison plutôt qu'à l'école. Elle évitait alors à la petite un trop long trajet aller et retour à l'école quotidiennement. Grand-maman, Mom, était sévère se rappelle Esther. Ce n'était plus la Mom des gâteries, mais bien celle transformée en sérieuse et exigeante éducatrice enseignante. Mais la jeune enfant dut déjà apprendre à bien étudier comme en témoignera son parcours d'éducatrice elle-même par la suite.

L'apicultrice

L'oncle Jack, son mari, cultivait sa petite ferme située au bas de la côte le long de la rivière Nouvelle. Il voyait quotidiennement à ses animaux, des vaches laitières en particulier. Pour s'assurer d'un supplément de revenus, il vendait également de l'assurance-vie. Les cinq enfants arrivèrent à tour de rôle, trois garçons,

deux filles; il fallait subvenir aux besoins de la famille. Très tôt cependant maman Gracy put y contribuer également. Pendant plusieurs années, elle s'adonna à l'élevage d'abeilles pour la production de miel. Elle avait installé ses ruches derrière la maison non loin de leur verger. Je revois les boîtes autour desquelles volaient et bourdonnaient les abeilles au travail. J'étais curieux mais ne m'approchais pas trop. Ma tante y travaillait, un grand chapeau sur la tête et un filet pour lui protéger la figure. Un automne, au moment d'enfumer les ruches, elle se brûla gravement les bras. Malgré ses craintes, elle guérit et se remit à la tâche le printemps suivant. On continua de savourer ses bonnes tartines au miel évidemment. On peut supposer qu'elle donnait, échangeait pour d'autres produits et vendait aussi une bonne partie de sa production.

La femme d'affaires

Par ailleurs, dans ma tête d'enfant, cette tante était avant tout une femme en affaires, la représentante de la compagnie British Knit en Gaspésie. Elle avait dû commencer à fournir localement ainsi qu'à plusieurs de ses sœurs installées ailleurs les diverses confections de cette maison alors réputée. Régulièrement, en été, elle voyageait de Matapédia à Gaspé dans sa petite voiture avec « rumble seat » qui fascinait. Elle disposait de cahiers d'échantillons illustrant une variété de vêtements de dames de grande qualité, surtout en laine. Et de quels beaux morceaux de tissu sa petite fille pouvait-elle habiller ses poupées; elle s'en souvient encore. Tout le long de son parcours, elle rendait visite à ses clientes régulières et potentielles, prenait leurs commandes et leur livrait les vêtements demandés. Il va sans dire qu'elle était très bien reçue partout, principalement chez la gent anglophone de son territoire; la fabrication était anglaise et de grande classe. Ma belle-mère, Marguerite Guité-Belles-Isles, aurait été l'une de ses acheteuses occasionnelles à Gaspé. Les affaires étaient inévitablement moins soutenues en hiver. Ma tante communiquait tout de même avec certaines clientes au cours des saisons autres que l'été et les informait ainsi des nouveaux vêtements disponibles. Elle préparait sa saison principale. Aussi s'adonnait-elle en hiver, me dit-on, à la réalisation de dentelles – centres de tables, bordures, collets de chemisiers, etc. – selon la technique populaire du « tating ». Elle était à l'évidence toujours active.

Elle possède sa propre voiture automobile

C'est vers 1935 qu'elle fit l'acquisition de sa petite voiture automobile, une voiture de deuxième main comme on disait, chez le concessionnaire Lounsbury à Campbellton, la ville alors la plus proche. Elle avait rapidement appris à conduire avec l'aide du postier, Édouard Quinn, lui-même propriétaire d'une voiture pour le transport de la « malle » de la gare du train aux bureaux de poste de l'est de la municipalité. L'arrière de la voiture s'ouvrait pour laisser apparaître un siège où deux personnes pouvaient prendre place. Le siège caractérisait la voiture : on l'appelait couramment la rumble seat³. Lors de ses randonnées d'affaires, elle y rangeait ses petites valises d'échantillons et les emballages de vêtements pour livraison. Ceux et celles qui l'ont connue la reconnaîtront sur la photo, au volant de la rumble seat, prête pour le voyage. Fut-elle la première dame propriétaire d'un char en Gaspésie? Plusieurs membres de notre famille le soutiennent. Il est tout au moins sans nul doute exact qu'un très petit nombre de femmes possédaient leur propre voiture dans le temps. Tante Gracy avait sa petite business, voyageait avec sa propre voiture, distincte en plus, fréquentait une certaine société. Elle se démarquait par son apparence toujours distinguée, son excellent parler dans l'une et l'autre langue et son allure assurée de femme d'affaires. Estimée dans sa famille, elle était avant son temps dans la société.

L'étiquette du marchand

À l'automne 1941, mon père John, frère de Gracy, remettait en activité le magasin général du coin des routes à Nouvelle-Ouest. Il possédait déjà une bonne connaissance des affaires, étant fermier, boucher-livreur et représentant commercial d'instruments aratoires de diverses marques. Il n'avait cependant jamais

tenu magasin d'alimentation et de fournitures diverses⁴. En ce premier hiver, sa sœur était disponible pour le seconder au comptoir et le conseiller dans sa gestion. Elle résidait à quelques milles du coin et préférait, en semaine, occuper un petit local situé sur les lieux, au magasin. J'y prenais alors quelquefois mon lunch du midi, les jours d'école, heureux de faire le chemin avec mon bon ami, Patrick Barriault, qui demeurait tout près. J'aimais toujours me rendre au magasin même en soirée quand on m'en donnait la permission. Un soir, je pus moi aussi coucher au magasin. Tante Gracy me fit faire des petites tâches. Elle me parla de ce qui s'était passé cette journée-là : tel client était venu, de la marchandise avait été livrée, etc. Sur une tablette, il y avait des jarres pleines de bonbons de plusieurs sortes. Elle m'offrit d'en prendre quelques-uns de mon choix. J'en pris plus que moins de mes favoris. Je les savourai mais j'en avais trop pris. Lorsque je fis le geste de remettre dans la jarre ceux qui me restaient dans la main elle me lança : « Non, Gérald, on ne fait pas cela dans un magasin. » J'ai certainement dû glisser rapidement les bonbons dans une de mes poches. La leçon porterait probablement. Elle m'initiait à l'étiquette du marchand. J'en aurais besoin pour toutes les années futures où j'œuvrerais périodiquement derrière le comptoir.

Au printemps suivant, les activités au magasin augmentaient toujours de plus en plus. C'était en temps de guerre et tout se vendait. Papa avait expérimenté tous les aspects de la gestion de son entreprise, les achats, les stocks, le crédit, etc., et sa sœur devait retourner s'occuper de son commerce de British Knit. Elle ne pourrait qu'occasionnellement venir voir et fournir ses conseils.

Tel fut l'arrangement temporaire. Et ce fut alors au tour d'Amanda, ma grande sœur, de s'initier au fonctionnement du magasin. Tante Gracy s'en assura. On la voit sur une autre photo avec Amanda au comptoir où étaient alors reçus les clients. Je reconnais les tablettes au mur derrière elles où étaient placés les articles d'épicerie. Le tout est disposé différemment dans les établissements d'aujourd'hui. Tante Gracy avait marqué les façons de faire au magasin; elle se montra toujours bonne conseillère par la suite.

Éducatrice, épouse collaboratrice, femme d'affaires pionnière, cette tante était unique, en avance sur son temps. Elle était digne d'admiration; elle l'est encore. ♦

Rappel biographique – Catherine Grace d'Amboise

Gracy est de la lignée des d'Amboise de la Baie-des-Chaleurs. L'ancêtre de celle-ci, Barthélémy Bergeron, est arrivé en Nouvelle-France en 1684, à Québec d'abord et en Acadie par la suite. Ce dernier militaire, compagnon d'Iberville, obtint lors d'une promotion, le privilège d'adjoindre son lieu d'origine à son nom. C'est ainsi qu'il put porter, par la suite, le nom de Barthélémy Bergeron dit d'Amboise. Ses enfants subirent les affres de la Déportation des Acadiens de 1755. Un groupe de ses descendants dénommés d'Amboise se réfugièrent alors dans les bois, y vécurent avec les Micmacs et se dirigèrent finalement vers la région de Carleton, alors Tracadieche, pour essaimer plus tard vers Nouvelle plus exactement sur des fermes de Drapeau et de Nouvelle-Ouest.

Repère généalogique :

Barthélémy Bergeron dit d'Amboise	1663-1736
Michel dit de Nantes	1702-1766
Étienne d'Amboise	1741-1793
Nicolas d'Amboise	1793-1869
François-Alexis d'Amboise	1824-1900
Thomas d'Amboise	1861-1928
Catherine Grace (Gracy) d'Amboise	1889-1947

* L'idée d'écrire ce récit m'est venue à l'occasion d'une fête célébrant le 100^e anniversaire de Léa Fallu-Leblanc, sa belle-fille (veuve de Rupert Leblanc), au cours de laquelle j'eus le plaisir de rappeler à ma mémoire quelques souvenirs de cette tante que j'aimais. Léa Fallu-Leblanc est décédée en décembre 2015 à l'âge vénérable de 102 ans.

1. En Gaspésie, les alliances entre catholiques de descendance acadienne et irlandaise furent fréquentes. Ainsi en fut-il à divers moments de l'histoire de notre famille dans la Baie-des-Chaleurs. Ce qui favorisa certainement le parler dans les deux langues, l'anglais et le français, chez un grand nombre des membres de la parenté d'Amboise.
2. « Liste des institutrices, des élèves et des inspecteurs de la petite école no 4 », dans Colette. L. Bois, *Sur la route de la petite école*, Corporation du Patrimoine de Nouvelle, 2007, p. 104.
3. *Rumble-seat* aussi appelé *mother-in-law seat*. En français, siège pour domestique ou simplement siège de derrière.
4. Gérald d'Amboise, « Notre magasin John d'Amboise », *Magazine Gaspésie*, vol. 47, n° 3 (170), hiver 2011, p. 48-51.

– FIN –